

— “ Ils vont déjeuner, me dit mon compagnon, faisons comme eux.”

Et nous entrâmes dans un champ de sarrasin qui est tout près du bois, un grand champ blanc et noir, en fleur et en graine, sentant l'amande. De beaux faisans au plumage mardoré picotaient là, eux aussi, en baissant leurs crêtes rouges, de peur d'être vus. Ah ! ils étaient moins fiers que d'habitude. Tout en mangeant, ils nous demandèrent des nouvelles, et si l'un des leurs était déjà tombé. Pendant ce temps, le déjeuner des chasseurs, d'abord silencieux, devenait de plus en plus bruyant ; nous entendions choquer les verres et partir les bouchons des bouteilles. Le vieux trouva qu'il était temps de rejoindre notre abri.

A cette heure, on aurait dit que le bois dormait. La petite mare où les chevreuils vont boire n'était troublée par aucun coup de langue. Pas un museau de lapin dans les serpolets de la garenne. On sentait seulement un frémissement mystérieux, comme si chaque feuille, chaque brin d'herbe abritait une vie menacée. Ces gibiers de forêt ont tant de cachettes, les terriers, les fourrés, la fagots, les broussailles, et puis des fossés, ces petits fossés de bois qui gardent l'eau si longtemps après qu'il a plu. J'avoue que j'aurais aimé être au fond d'un de ces trous-là ; mais mon compagnon préférait rester à découvert, avoir du large, voir de loin et sentir l'air ouvert devant lui. Bien nous en prit, car les chasseurs arrivaient sous le bois.

Oh ! ce premier coup de feu en forêt, ce coup de feu qui trouait les feuilles comme une grêle d'avril, et marquait les écorces, jamais je ne l'oublierai. Un lapin décala au travers du chemin en arrachant des touffes d'herbe avec ses griffes tendues. Un chevreuil dégringola d'un châtaignier en faisant tomber les châtaignes encore vertes. Il y eut deux ou trois vols lourds de gros faisans et un tumulte dans les branches basses, les feuilles sèches, au vent de ce coup de fusil qui agita, réveilla, effraya tout ce qui vivait dans le bois. Des mulots se coulaient au fond de leurs trous. Un cerf-volant, sorti du creux de l'arbre contre lequel nous étions blottis, roulait ses gros yeux bêtes, fixes de terreur. Et puis des demoiselles bleues, des bourdons, des papillons, pauvres bestioles s'effarant de tous côtés... Jusqu'à un petit criquet aux ailes écarlates qui vint se poser tout près de mon bec ; mais j'étais trop effrayé moi-même pour profiter de sa peur.

Le vieux, lui, était toujours aussi calme. Très attentif aux aboiements et aux coups de feu, quand ils rapprochaient, il me faisait signe, et nous allions un peu plus loin, hors de la portée des chiens, et bien cachés par le feuillage. Une fois pourtant je crois que nous étions perdus. L'allée que nous devions traverser était gardée de chaque bout par un chasseur embusqué. D'un côté, un grand gaillard à favoris noirs qui faisait sonner toute une ferraille à chacun de ses mou-

vements, couteau de chasse, cartouchière boîte à poudre, sans compter de hautes guêtres bouclées jusqu'aux genoux, qui le grandissaient encore ; à l'autre bout, un petit vieux, appuyé contre un arbre, fumait tranquillement sa pipe, en clignotant des yeux comme s'il voulait dormir. Celui-là ne me faisait pas peur ; mais c'était ce grand, là-bas...

— “ Tu n'y entends rien, Rouget,” me dit mon camarade en riant ; et sans crainte, les ailes toutes grandes, il s'en-vola presque dans les jambes du chasseur à favoris.

Et le fait est que le pauvre homme était si empêtré dans son attirail de chasse, si occupé à s'admirer du haut en bas que, lorsqu'il épaula son fusil, nous étions déjà hors de portée. Ah ! si les chasseurs savaient, quand ils se croient seuls à un coin de bois, combien de petits yeux fixes les guettent dans les buissons, combien de petits becs pointus se retiennent de rire à leur maladresse !

Nous allions, nous allions toujours. N'ayant rien de mieux à faire qu'à suivre mon vieux compagnon, mes ailes battaient au vent des siennes pour se replier immobiles aussitôt qu'il se posait. J'ai encore dans les yeux tous les endroits où nous avons passé : la garenne rose de bruyères, pleine de terriers auprès des arbres jaunes, avec ce grand rideau de chênes où il me semblait voir la mort cachée partout, la petite allée verte où ma mère Perdrix avait promené tant de fois sa nichée au soleil de mai, où nous sautions tout en piquant les fourmis rouges qui nous grimpaient aux pattes, où nous rencontrions des petits faisans farauds, lourds comme des poulets, et qui ne voulaient pas jouer avec nous.

Je la vis comme dans un rêve, ma petite allée, au moment où une biche la traversait haute sur ses pattes menues, les yeux grands ouverts et prête à bondir. Puis la mare, tous du même vol, levés de la plaine en une minute, pour boire à l'eau de la source et s'éclabousser de gouttelettes qui roulaient sur le lustre des plumes... Il y avait au milieu de cette mare un bouquet d'aulnettes très fourré, c'est dans cet ilot que nous nous réfugiâmes. Il aurait fallu que les chiens eussent un fameux nez pour venir nous chercher là. Nous y étions depuis un moment, lorsqu'un chevreuil arriva, se traînant sur trois pattes, et laissant une trace rouge sur les mousses derrière lui. C'était si triste à voir que je cachai ma tête sous les feuilles mais j'entendais le blessé boire dans la mare en soufflant, brûlé de fièvre...

Le jour tombait. Les coups de fusil s'éloignaient, devenaient plus rares. Puis tout s'éteignit. C'était fini. Alors nous revîmes tout doucement vers la plaine, pour avoir des nouvelles de notre compagnie. En passant devant la petite maison du bois, je vis quelque chose d'épouvantable.

Au rebord d'un fossé, les lièvres au poil roux, les petits lapins gris à queue blanche gisaient à côté les uns des autres. C'étaient des petites pattes jointes par la mort, qui avaient l'air de demander grâce, des yeux voilés qui semblaient pleurer ; puis des perdrix rouges, des perdreaux gris, qui avaient le fer à cheval comme mon camarade, et des jeunes de cette année qui avaient encore, comme moi, du duvet sous leurs plumes. Savez-vous rien de plus triste qu'un oiseau mort ? C'est si vivant, des ailes ! De les voir, repliées et froides, ça fait frémir... Un grand chevreuil superbe et calme paraissait endormi, sa petite langue rose dépassant la bouche comme pour lécher encore.

Et les chasseurs étaient là, penchés sur cette tuerie, comptant et tirant vers leurs carniers les pattes sanglantes, les ailes déchirées, sans respect pour toutes ces blessures fraîches. Les chiens, attachés pour la route, frônaient encore leurs babines en arrêt, comme s'ils s'apprêtaient à s'élan-cer de nouveau dans le taillis.

Oh ! pendant que le grand soleil se cou-

UN BRAVE NE MEURT PAS



Marichette. — Sors donc de sous le lit, lâche que tu es !

Mari battu. — Un homme est un homme. J'ai décidé de rester ici, et ce n'est pas une femme qui me forcera à changer d'idée.

chait là-bas, et qu'ils s'en allaient tous, harassés, allongeant leurs membres sur les mottes de terre et les sentiers humides de la rosée du soir, comme je les maudissais, comme je les détestais, hommes et bêtes, toute la bande !... Ni mon compagnon, ni moi n'avions le courage de jeter, comme à l'ordinaire, une petite note d'adieu à ce jour qui finissait.

Sur notre route, nous rencontrions de malheureuses petites bêtes, abattues par un plomb de hasard et restant là abandonnées aux fourmis des mulots, le museau plein de poussière, des pies, des hirondelles foudroyées dans leur vol, couchées sur le dos et tendant leurs petites pattes raides vers la nuit qui descendait vite comme elle fait en automne, claire, froide et mouillée. Mais le plus navrant de tout, c'était d'entendre, à la lisière du bois, au bord du pré, et là-bas dans l'oseraie de la rivière, des appels anxieux, tristes, disséminés, auxquels rien ne répondait.

THÉÂTRE ROYAL

“ True Irish Hearts, le drame qui a tenu l'affiche, au Royal, toute la semaine, a été accueilli avec enthousiasme, par des salles comblées à chaque représentation. “ True Irish Hearts ” est une vraie peinture des mœurs et du caractère de la verte Erin. Le drame est riche en situations pathétiques à tirer les larmes, comme en incidents comiques à faire tordre de rire. M. Dan McCarthy nous est revenu avec toute sa verve artistique, n'ayant perdu rien de sa vie, de sa force et de son “ wit ” irlandais.

La troupe qui seconde M. McCarthy est excellente.

Mentionnons tout spécialement M. Planagan, Mlle Hastings, Mlle Kitty Ealeman, artistes d'un mérite réel.

Charmante soubrette, Mlle Kitty Ealeman a été vivement applaudie, et dans la scène des amours a remporté un véritable triomphe.

Les danses, chants, musique et scènes de vie irlandaise, sont excellentes et bien rendues.

Somme toute, excellent drame, troupe d'artistes distingués.

N'oublions pas les représentations de cette après-midi et de ce soir. La semaine prochaine nous aurons une troupe de variétés qui fera les délices des amateurs du Royal. Cette troupe a remporté de grands succès aux États-Unis.

RIEN QU'UN POINT

Dame charitable. — Vous désirez que je vous couse quelque chose ; voyons, donnez, qu'est-ce que c'est ?

Mendiant. — Oh ! rien qu'un point, tenez, je viens de trouver un bouton, je désirerais que vous me cousiez une chemise après.

RESPECTEZ L'INNOCENCE



Patrick. — Je suppose qu'il va falloir le tuer pour nos noces d'argent.

Kate. — Tuer un pareil bijou ! Pourquoi ? Est-ce la faute de ce cochon-là si nous nous sommes mariés, il y a 25 ans ?